
La fête
de la
Cinquantaine



Rm/VL/SH

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/laftedelacinquan00dezd

LA FÊTE
DE
LA CINQUANTAINE,

OPÉRA EN DEUX ACTES.

PAROLES DU C. FAUR,

MUSIQUE DU C. DÉZÈDE.



A PARIS,

CHEZ HUET, Libraire, éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue Vivienne, n°. 8.

1796.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

LE Gouvernement qui a prononcé sur la propriété des Auteurs, trouvera sans doute qu'il est juste de les soustraire également à la tyrannie et au despotisme qu'exercent contre eux quelques Acteurs du théâtre ci-devant Italien.

Cette bagatelle y fut reçue en 1781. Lue une seconde fois en 1784, en vertu d'un arrêt du conseil, que sollicitèrent les Comédiens, sa réception fut encore confirmée.

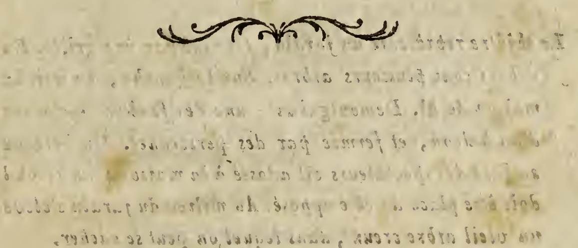
(1) Je suis bien éloigné d'accuser toute la comédie. Il est des Artistes également recommandables par leurs talens et leur honnêteté, qui méritent l'estime du Public et des Auteurs. S'il est possible de leur faire un reproche, c'est de se laisser aveuglement conduire par un astucieux italien, et quelques autres d sa trempe.

Après quinze ans d'attente, je crois qu'il m'est enfin permis d'aspirer à la représentation...... On va me jouer...... Oui, c'est décidé...... Mais c'est un tour digne de la délicatesse des meneurs qui le préparent. Ma pièce m'est rendue........ Ils disent qu'anciennement ils avaient été des sots de la trouver passable; mais qu'ayant fait depuis une grande provision de connaissances et d'esprit, ils la trouvent dénuée d'intérêt, sans comique, et détestable. La musique n'est pas jugée meilleure. Le Public a pris la liberté de casser ce jugement.

Que malgré quelques succès cette scène indécente ait été renouvellée trois fois de suite, pour trois autres de mes ouvrages également reçus depuis des années, ce n'est que manquer à sa parole et à ses engagemens. Mais faire cet outrage à la mémoire de l'Auteur de la musique des *Trois Fermiers*, *de Blaise et Babet*, *etc*...... qui si souvent a attiré la foule à ce Spectacle, c'est à-la-fois afficher une crasse ignorance, montrer qu'on est ingrat, et convenir de son ineptie.

Au surplus, il est impossible de réparer ces torts avec plus de graces que l'ont fait

les Artistes du Théâtre de la rue de Louvois. On ne peut pas mettre plus de zèle et d'empressement dans l'exécution d'un ouvrage. Le C. Fleury a saisi parfaitement le caractère et l'aimable gaîté de M. Demontgalant. La Cne. Berger est d'une originalité et d'une vérité rares dans celui de Mme. Demontgalant. Les autres personnages sont également bien remplis, et chaque Artiste en particulier mérite des éloges.



PERSONNAGES.

M. DEMONTGALANT.	C. Fleuri.
Mme. DEMONTGALANT.	Cne. Berger.
ÉLÉONORE, leur petite fille.	Cne. Bruck.
DURVAL, fils.	Cne. Sérigny.
ALINE, Suivante.	Cne. Nébel.
JULIEN, Jardinier.	C. Claparède.

Le théâtre représente un jardin, terminé par une grille. En dehors sont plusieurs arbres. Sur la gauche, on voit la maison de M. Demontgalant; une des fenêtres est ornée d'un balcon, et fermée par des persiennes. Un berceau en face des spectateurs est adossé à la maison; un second doit être placé du côté opposé. Au milieu du jardin s'élève un vieil arbre creux, dans lequel on peut se cacher.

LA FÊTE DE LA CINQUANTAINE.

ACTE PREMIER.

THÉATRE DE ROUEN.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN *seul.*

Trouve-toi demain au point du jour dans l'jardin, au pied du gros arbre où monsieur a fait jadis l'amour à sa femme, et j'te dirai queuque chose qui te fera plaisir. V'là tout à point c'quc m'a dit hier au soir mademoiselle Aline. Si c'était c'que j'sais ben...... au sujet de notre mariage! mon dieu que j'aurais de joie! c'est qu'ça vous est si gentil.

ARIETTE.

Viens donc mon Aline,
O toi qui m'lutine,
Viens ma chère Aline
Pour que j'sois heureux.
Dis-moi donc tout d'bon je t'aime,
Moi j't'ai dit cent fois de même;
Mais ça vaut bien mieux
Quand on le dit à deux.

Viens donc mon Aline,
Toi qui me lutine;
Viens donc, mon Aline,
Je t'aimerai,
T'embrasserai,

T'épouserai,
T'caresserai;
Et si c'est à ton gré,
Je recommencerai.

Julien est, ma chère,
Bien vrai ton affaire;
J'ai l'secret pour plaire,
Dis oui seulement.
J'te promets qu'dans not ménage
J'n'aurons qu'un même langage,
Et que l'amour souvent,
Me le rendra charmant.
Viens donc, mon Aline, etc.

Et ne crois pas que j'mente,
Tu seras contente;
J'passerai ton attente,
Et j'dis vrai, ma foi!
Mais l'bonheur n'est dans l'ménage
Qu'autant qu'tous deux on l'partage.
Et j'attends de toi
Que tu penseras comme moi.
Viens donc, mon Aline, etc.

SCÈNE II.

ALINE, JULIEN,

ALINE *répétant le couplet.*

Et si c'est à ton gré,
Je recommencerai.

A merveille, monsieur Julien; vous voilà en train de bon matin.

JULIEN.

Ah dame, mamselle, c'est que je pensons à vous, et par ainsi, vous sentez ben que tout ira le mieux du monde, si vous me tenez la parole que vous m'avez donnée hier.

ALINE.

Je ne viens que pour cela.

JULIEN.

C'est parler ça ; voyons.

ALINE.

Un moment.

JULIEN.

C'est que ça presse.

ALINE.

Je ne suis pas de ces filles qui se jettent à la tête des gens.

JULIEN.

Des filles comme vous, mamselle Aline, ne resterions pas là.

ALINE.

Ecoutez. D'abord je veux un homme qui fasse toutes mes volontés.

JULIEN.

Ça va sans dire.

ALINE.

Qui ne gronde jamais.

JULIEN.

Ça s'rait mal.

ALINE.

Qui me cède en tout.

JULIEN.

Oui. Un mari doit toujours avoir tort.... quand même il aurait raison ; ça se sait par cœur.

ALINE.

Qui aille au-devant de tout ce qui me fera plaisir.

JULIEN.

J'cours déjà si vous voulez.

ALINE.

D'après cela je vous ai bien observé depuis trois ans, monsieur Julien, j'ai vu, examiné, réfléchi, que vous

pourriez bien être l'homme qui me convient, et en conséquence, je viens pour vous faire ce petit présent. (*Elle lui donne un anneau*).

D U O.

(*Pendant la ritournelle.*)

JULIEN.

Mamselle Aline, v'la que je suis hors de moi; ma chère amie, st'anneau là, va m'tourner la cervelle; je sens ça. (*Il veut l'embrasser.*)

ALINE *le repoussant.*

Tout doucement, mon cher ami, comme vous prenez feu !

JULIEN.

Ça n'est pas possible autrement.

(*Il veut l'embrasser encore.*)

ALINE.

Monsieur le jardinier, soyez plus sage, je le veux

JULIEN *se grattant l'oreille.*

C'est bien aisé à dire.

C'est donc bien vrai, c'est bien certain,
J'allons nous épouser demain.

ALINE.

Oui, mon ami, c'est bien certain,
Mon cher Julien, voilà ma main.

JULIEN.

Ah ! que je suis donc bien aise !

ALINE.

Vous êtes donc bien aise ?

JULIEN.

Oh, que je la baise !

ALINE.

Cela vous rend bien aise;

JULINE.

C'est bien le moins, puisque c'est mon bien.

ALINE.

Avec le cœur, c'est votre bien.

JULIEN.

Mamselle Aline, que vous parlez bien,
Avec le cœur j'aurons la main.

Ensemble.

Je t'aimerai soir et matin,
Et puis encor le lendemain,
J'aurai toujours grand soin que mon amour te plaise.

JULIEN.

Ma chère Aline !

ALINE.

Quoi donc ?

JULIEN.

C'est donc ce doigt là
Qui portera
Ce cher anneau là.

ALINE.

Oui, mon ami, c'est ce doigt-là.

JULIEN.

Dans la place qu'on lui destine,
Voyons un peu comme il fera.

ALINE.

Oui-dà, Julien, voyons cela.

JULIEN.

Hé ben, mamselle, l'y voilà,
Ah, qu'il va bien à ce doigt-là.

ALINE.

Vous trouvez donc qu'il fait bien là ;
Et toujours il y restera.

JULIEN.

Toujours il y restera.

ALINE.

Que votre ardeur soit sincère.

JULIEN.

Mon amour est bien sincère

ALINE.

Il ne faut chercher qu'à me plaire.

JULIEN.

Je n'penserons qu'à ça ma chère.

ALINE.

Soyez aimable et complaisant.

JULIEN.

Je s'rons aimable et complaisant.

ALINE.

Tant mieux; car sans cela, le cher époux souvent....

JULIEN.

Mamselle Aline, un p'tit moment;
Je n'voulons pas de c't'arrangement.

ALINE.

Je le crois bien assurément,
Pour éviter cet accident,
Soyez aimable et complaisant.

JULIEN.

Pour éviter cet accident,
Je s'rons aimable et complaisant.

ALINE.

Il faut m'aimer si constament,
Que nul amant entreprenant,
N'ose roder près de ta ménagère.

JULIEN.

Je t'aimerai si constamment,
Que je défie à nul amant
De v'nir roder près de ma ménagère.

JULIEN.

Nous voilà bien d'accord; mais le soleil commence à être chaud; asseyons-nous là; nous jaserons tout à notre aise.

ALINE.

Très-volontiers, mon ami.

JULIEN.

Dis-moi donc, sais-tu ce qui se doit passer ici aujourd'hui.

ALINE.

Pas tout à fait, mais je me doute bien qu'il doit y avoir quelque fête. Tu n'ignores pas que tous les ans on célèbre d'une manière, ou d'une autre, le mariage de nos maîtres; et comme il y a aujourd'hui cinquante ans qu'ils sont mariés, il est bien certain qu'il y aura du nouveau.

JULIEN.

Ça serait-il pour ça que monsieur m'a remis un papier où il est écrit que je suis précepteur d'un jeune homme ?...... Moi, précepteur ?

ALINE.

Je joue aussi un rôle..... Je suis gouvernante d'une jeune fille.

JULIEN.

Oui-dà, ça sera queuque drôlerie de la façon de monsieur Demontgalant.

ALINE.

C'est un homme qui a conservé une belle gaieté à son âge.

JULIEN.

Il s'est marié à quinze ans, et morgué depuis ce tems là, il a toujours bien aimé sa femme; ce n'est pas comme à présent, pas vrai; mais v'là comme je serai.

ALINE.

Je l'espère bien.

JULIEN.

Mais pourquoi donc, si c'est une fête qu'il donne, m'a-t-il recommandé, contre l'ordinaire, de refuser la porte à tout le monde?

ALINE.

Bon, ce n'est pas tout. Madame vient de préparer sa robe de noce et tous ses anciens ajustemens; elle a dit hier au soir à mademoiselle Eléonore, qu'on lui porterait à manger chez elle, et qu'elle ne sortirait pas de sa chambre de la journée.

JULIEN.

C'est singulier ça : ils l'aiment pourtant bien.

ALINE.

Ils en sont fous : c'est le seul enfant de leur fille. Elle est restée orpheline à six ans, et ils n'ont confié qu'à eux le soin de son éducation.

JULIEN.

Est-ce qu'il serait question de la marier avec le p'tit Durval ?

ALINE.

Oh !..... ils sont encore bien jeunes !

JULIEN.

Y a d'la manigance entr'eux ; écoute donc, ça se pourrait bien ; son père est l'ami de la maison.

SCÈNE III.

DURVAL *sur un arbre en dehors ;* ÉLÉONORE *derrière la persienne, dans sa chambre;* JULIEN, ALINE, *sous le berceau.*

QUATUOR.

DURVAL.

CHARMANTE Éléonore,
Vous que mon cœur adore ;
J'ai devancé l'aurore,
Éveillé par l'amour.
Je suis discret et sage,
Et je viens en ce jour,
A l'objet qui m'engage
Demander du retour.

JULIEN.

Ah ! c'est morgué, je pense,
Qu'euqzun de ma connaissance
Qui vient conter sa chance
Ici chaque matin.

ALINE.

A sa voix douce et tendre,
C'est le petit voisin ;
Et nous allons apprendre
Ce qu'il veut si matin.

ÉLÉONORE *derrière la persienne.*

Des rayons de l'aurore
Qui ne fait que d'éclore,
Ici tout se colore
Et promet un beau jour.
L'oiseau par son ramage,
Embellit ce séjour,
Et vient dans ce bocage
Pour y parler d'amour.

Ensemble, Éléonore son couplet et Durval le sien.

JULIEN et ALINE.

Amant d'Éléonore,
Monsieur vient dès l'aurore,
Pour lui chanter encore,
Quelque refrein d'amour.
Il n'a pas ce langage
S'il vient dans ce séjour ;
Mais il s'en dédommage
Tout seul au point du jour.

DURVAL.

Je suis trop loin, je ne vois pas ;
Que devenir ! quel embarras !

ALINE.

Le pauvre enfant, quel embarras !

JULIEN.

Parlez plus bas.

ÉLÉONORE.

Quelle contrainte, hélas ! quel embarras ?

DURVAL.

Ah! je l'entends..... mais je ne la vois pas.

JULIEN.

Mais, hélas !
Quel embarras !

ALINE.

Parlez plus bas.

DURVAL.

Mais si du moins à sa fenêtre
Ce cher objet daignait paraître.

JULIEN.

Mais voyez donc à s't'âge là,
Com ça vous fait l'amour déjà.

ALINE.

Ah, l'âge ne fait rien à ça,
Quand on se sent bien pris par là.

JULIEN.

Comment avez vous dit cela ?

ALINE.

Que l'âge ne fait rien à ça,
Quand on se sent bien pris par là.

JULIEN.

Et mais, mamselle, d'où savez-vous cela ?

ALINE.

Hé mais, monsieur, qui ne sait pas cela ?

ÉLÉONORE.

Petits oiseaux de ce bocage,
Recommencez votre ramage.

DURVAL.

Cédez aux vœux d'un tendre amant.

ÉLÉONORE.

Mon cœur se trouble en l'écoutant.

JULIEN.

L'entendez-vous, la belle enfant ?

ALINE.

Son cœur se trouble en l'écoutant.

DURVAL.

O vous que j'aime, objet charmant,
Soyez sensible à mon tourment;
Cédez aux vœux d'un tendre amant,
Daignez paraître un seul moment.

ÉLÉONORE.

Comme il s'exprime tendrement.

DURVAL.

Pts, montrez-vous donc, cruelle.
Faut-il jusqu'à ce soir rester en sentinelle?

ÉLÉONORE.

Que faire hélas!

DURVAL.

Pour la fléchir,
Pour l'attendrir.
Recommençons plus tendrement encore.
Charmante Éléonore.

(Éléonore ouvre la fenêtre, et s'enfuit en voyant Julien.)

ÉLÉONORE, DURVAL.

Quelqu'un est là.
me
On le verra,
On nous perdra.

JULIEN, ALINE.

Héquoi déjà
L'une s'en va;
Mais celui-là
Nous restera.

ÉLÉONORE.

Qui donc est là.
On le verra,
On le dira,
On nous perdra.

DURVAL.

Qui donc est là.
Ménageons-là.

JULIEN et ALINE *sortant de dessous le berceau.*

Ah! ah! j'vous y prenons : V'là donc le moineau qui chante tous les matins?

DURVAL.

Eh mon dieu ! mon cher Julien, parle plus bas.

JULIEN.

C'est donc vous, monsieur Durval ! queu diable faites-vous donc si haut perché ?

DURVAL.

Que je suis fâché d'avoir été vu !.... Ma chère Aline !

ALINE.

C'est fort beau de monter sur les arbres pour voir ce qui se passe dans les jardins.

DURVAL.

Mon cher Julien, voilà mon porte-feuille, et ne dis rien.

JULIEN.

Ça serait beau, si je n'avertissions pas notre maître.

DURVAL.

Je t'en prie..... ne parle pas.

JULIEN.

Je suis sourd. J'ramasse seulement les assignats, de crainte qu'ils ne soient perdus.

ALINE.

Il a du soin ; il fera un bon ménage.

DURVAL.

Julien !.... Aline !

ALINE.

Allez, il fait plus de bruit qu'il n'est méchant. Ne craignez rien, il ne parlera pas. N'est-ce pas mon ami ?

JULIEN.

J'veux bien me taire, à la considération de mademoiselle Aline, mais qu'il s'en aille donc bien vîte.

DURVAL.

Mon cher ami Julien, ce n'est pas mon compte ; laissez-moi entrer un petit moment, et je te donnerai ma montre.

JULIEN.

Votre montre !.... Non, morgué, j'suis incorruptible.

ALINE.

Il ne demande qu'un moment.

JULIEN.

Vous savez que ça ne s'peut pas.

ALINE.

Personne ne le verra. Ouvre lui, nous saurons tout.

JULIEN.

Y sortira donc tout de suite ?

DURVAL.

Je ne ferai qu'entrer et sortir.

JULIEN.

C'est bien certain ?

DURVAL.

Oui, je te le promets, et je descends.

JULIEN.

Tatigué, qu'il est leste ! il n'attend pas la réponse.

ALINE.

Il est si gentil.

JULIEN.

Oui, si gentil.... Mamselle Aline, v'la déjà une sottise que tu me fais faire.

ALINE.

Ne crains donc rien.

JULIEN *ouvrant la grille.*

Allons donc ; entrez monsieur l'chanteur, et ditesnous donc en l'honneur de qui vous faites comme ça d'la musique de si bon matin ?

DURVAL.

Mes amis prenez d'abord,

JULIEN.

Eh non morgué, j'n'en voulons pas, ce n'est pas rendre service que de le faire payer.

DURVAL.

Tu n'y perdras rien.

ALINE.

Sachons maintenant qui vous a rendu si matinal?

DURVAL *vivement.*

L'amour. Je veux faire expliquer mademoiselle Eléonore. Je veux savoir comment je suis avec elle : tous les jours je meurs d'envie de lui parler seul, et je n'en trouve jamais l'occasion ; cela me déplaît, cela me tracasse, cela m'ennuie. Il est tems qu'elle s'explique. Je n'y puis plus tenir. J'ai seize ans, c'est bien l'âge de se marier; mon père ne peut pas le trouver mauvais ; il n'a que moi d'enfant, il ne peut en avoir d'autre, puisqu'il est veuf; c'est à moi à relever la famille. Enfin, j'aime mademoiselle Eléonore à la folie, et si elle m'aime de même, je l'épouse sur-le-champ.

JULIEN.

C'om vous dégoisez ça, et tatigué qu'vous êtes pressé.

ALINE.

Cela promet.

M. DEMONTGALANT *dans la coulisse.*

Julien ! Julien !

JULIEN.

O ciel ! c'est monsieur... Il peut venir par ici ; retirez-vous.

DURVAL.

Vous vous moquez de moi ; je suis entré, je reste.

JULIEN.

Comment ?

DURVAL.

Vous me tueriez plutôt que de me faire sortir.

JULIEN.

Mais voyez donc.

DURVAL.

Je vais me cacher.

M. DEMONTGALANT *dans la coulisse.*

Hé bien, Julien !

ALINE.

Voilà monsieur.

JULIEN.

La belle équipée.... Allez dans le petit bois ; la grille n'est que poussée : vous l'ouvrirez et la retirerez sur vous en vous en allant.

DURVAL.

Oui, oui.

ALINE.

Ne vous faites pas voir, et sortez vîte.

SCÈNE IV.

M. DEMONTGALANT, JULIEN, ALINE.

M. DEMONTGALANT.

JE ne m'étonne plus si tu ne viens pas quand on t'appelle.... Mademoiselle Aline est là.

JULIEN.

Monsieur.

M. DEMONTGALANT.

Allons, ne t'excuse pas, point de chagrin, je te marierai; aimez-vous bien mes enfans, sur-tout que cela dure long-tems, et faites comme moi.

ARIETTE.

Je suis encor jeune à mon âge;
J'ai bien ménagé les amours:
Les prodiguer n'est pas trop sage;
Il faut jouir dans ses vieux jours,
Car on sait bien, suivant l'usage,
Qu'on ne peut pas aimer toujours.
Si je n'ai plus d'ardeur extrême,
Je puis encor, malgré les ans,
A ma moitié, de tems en tems,
Tout doucement dire que j'aime.

Que de vieillards dans leur jeunesse
Ont poussé trop loin leurs travaux;
J'ai commencé par une ivresse
Qui m'ôtait tout, jusqu'au repos;
Mais par bonheur pour ma vieillesse,
J'ai réfléchi fort à propos.
Si je n'ai plus, etc.

Avez-vous regardé ce que je vous ai donné hier?

ALINE.

Oui, vraiment.

M. DEMONTGALANT.

Vous avez étudié sans doute. Vos rôles ne sont pas longs; c'est une petite fête que je veux donner à ma femme pour notre cinquantaine.

JULIEN.

Vous m'avez donc fait précepteur à c'tintention là?

ALINE.

Où sont donc nos pupilles?

M. DEMONTGALANT.

Ton pupille, à toi Julien, c'est moi. (*A Aline.*) La tienne, c'est ma femme.

ALINE.

Nous vous respectons trop pour oser.

M. DEMONTGALANT.

A cause de mon âge ! bon, il est bien question de cela quand il s'agit de s'amuser ; j'ai plus de soixante ans, il est vrai, mais je me porte bien ; je jouis de tout, et la vieillesse ne commence que quand on n'est plus propre à rien.

ALINE.

Monsieur veut rire.

M. DEMONTGALANT.

Et oui vraiment, sans gaîté, point de fête ; j'en préparais une charmante aujourd'hui, j'avais fait une comédie où je rappelle tout ce qui s'est passé entre ma femme et moi avant notre mariage : acteurs, spectateurs, tout était invité ; mais ces sortes de fêtes ne laissent pas que de coûter..... J'apprends que plusieurs de mes voisins sont dans l'indigence, je vole chez eux ; et j'éprouve qu'il n'est pas de plus belle fête que de leur prodiguer l'argent de la mienne. Voilà d'abord pour mon cœur ; ensuite pour mes plaisirs, je ne veux pas que ma peine soit perdue. On tient à son ouvrage ; j'engage ma femme à jouer entre nous deux les principales scènes d'amoureux, elle se moque d'abord de moi...... J'insiste.... Je la prie.

JULIEN.

Et mais, je commence à croire....

ALINE.

Hé bien ?

M. DEMONTGALANT.

Hé bien, ma femme, moitié grondant, moitié par complaisance, cède à mes instances, à condition que personne ne viendra dans la maison, et que tout sera bien fermé. Cela étant décidé, j'espère que nous allons passer une délicieuse journée ; plaisir pur, sans dépenses, qui ne diminue pas la part que l'homme riche doit à celui qui n'a rien. Fêter ma femme, me retracer

le tableau de nos premiers amours ; voilà mon projet. Ainsi, allez vous occuper de vos rôles, et sur-tout observez bien le moment le plus intéressant pour nous surprendre, c'est là l'essentiel, entendez-vous?

JULIEN.

Soyez tranquille, je s'rons au guet.

ALINE.

La gouvernante aura soin de cela.

M. DEMONTGALANT.

Je vais voir si ma femme est prête.... J'ai voulu qu'elle prît sa robe de noce ; il faut bien nous rajeunir, pour saisir l'esprit de nos rôles. Ensuite, nous viendrons tous commencer la première scène, auprès de ce vieil arbre, où je lui ai fait l'amour... il y a plus de cinquante ans.

JULIEN.

Ça commence à dater.

M. DEMONTGALANT.

Vas, mon ami, chaque âge a ses plaisirs, et ceux d'un vieillard, qui n'a rien à se reprocher, sont toujours purs et tranquilles : mais allons nous préparer.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

ÉLÉONORE *seule à la fenêtre.*

ENFIN, les voilà partis ! j'ai bien écoûté, et l'on n'a pas parlé de Durval, parconséquent on ne l'a pas vu.... Ah ! que je suis contente ! C'est cependant bien dommage qu'il se soit en allé si vîte.... il m'aurait répêté qu'il m'aime..... C'est la première fois qu'il me le dit : ah mon dieu que cela fait donc grand plaisir à entendre !

ARIETTE.

Ah, qu'il est doux ce mot j'aime !
Et qu'il plaît à mon cœur.
Oui, j'éprouve moi-même
Qu'il est plein de douceur.
Avec l'objet qui sait nous plaire,
On dit qu'il faut être sévère ;
Mais c'est de loin je le sens bien,
Quand il est près, hélas peut-on se taire !
Le secret ne tient plus à rien ;
Comment faut-il donc faire ?

Je dois encore écrire sur mes tablettes qu'il est venu aujourd'hui, car j'y mets tout par ordre... Mais... mais.. je ne les trouve pas..... Où sont-elles donc ?...... Les aurais-je oubliées hier dans le petit bois ?..... oui, je m'en souviens..... Comment faire ?.... On m'a défendu de sortir..... Mais n'importe, on pourrait les trouver... Il me faut mes tablettes.

SCÈNE VI.

DURVAL *un porte-feuille à la main.*

QUE j'ai bien fait de me cacher dans le bois ! je viens de ramasser un trésor : ce sont des tablettes où il est question de moi. Ah ! ma chère Eléonore !

(*Il le baise et lit.*)

Journal de mon cœur. Ah ! le joli début !

(*Il lit.*)

« La première fois que nous nous sommes vus, » c'était aux vendanges : il vint m'offrir un joli petit » panier de raisin ».

C'est moi.

(*Il lit.*)

« Quelques jours après, il passa la soirée chez mon » grand papa ; il y avait beaucoup de monde, mais il » n'a regardé que moi, et cela m'a fait grand plaisir. »

C'est encore moi.

(*Il continue.*)

„ Le 23 septembre, après dîner, mon grand papa „ s'est endormi ; j'étais seule, il est venu, m'a pris „ la main en tremblant, et comme il allait la baiser..... „ malgré moi, mon grand papa a éternué, il a eu grand „ peur, et s'est caché sous la table „.

C'est toujours moi ; je ne savais ou me fourer. Mon dieu ! quelle exactitude !..... Voyons encore.

„ Le 19 novembre, jour de ma fête „

J'entends quelqu'un ; c'est elle. On ne peut pas venir plus à propos.

SCÈNE VII.

DURVAL, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

JE n'ai rien trouvé, que je suis malheureuse !

DURVAL.

Eléonore ! c'est vous !

ÉLÉONORE.

O ciel ! quoi, vous voilà !..... on peut nous surprendre.

DURVAL.

Oh ! que non, je n'ai qu'un mot à vous dire.

ÉLÉONORE.

Hé bien.... Dépêchez-vous.

DUO.

DURVAL.

D'abord, il faut que je vous remercie.

ÉLÉONORE.

Mon cher monsieur, dites-moi donc de quoi?

DURVAL.

De vos bontés pour moi.

ÉLÉONORE.

En vérité, je ne sais pas pourquoi.

DURVAL.

Vous badinez, vous savez bien pourquoi.

ÉLÉONORE.

Expliquez-vous!

DURVAL.

C'est.....

ÉLÉONORE.

Quoi!

DURVAL.

De vouloir bien penser à moi.

ÉLÉONORE.

Vous le croyez, de bonne foi?

DURVAL.

Je sais que vous m'aimez à la folie.

ÉLÉONORE.

Rien n'est plus faux assurément.

DURVAL.

Ah! je connais votre penchant.

ÉLÉONORE.

Vous vous flattez bien aisément.

DURVAL.

Convenez-en tout bonnement.

ÉLÉONORE.

Mais vous me déplaisez.

DURVAL.

Quelle plaisanterie!

ÉLÉONORE.

Ah, vous me fâcherez!

DURVAL.

Ah, je vous en défie.

ÉLÉONORE.

Mais, sur quoi jugez-vous cela ?

DURVAL.

Sur un témoin qui vous le prouvera.
Vous l'avez dit en confidence
A quelqu'un de ma connaissance.

ÉLÉONORE.

Où donc est ce quelqu'un là ?

DURVAL.

Dans un instant vous le verrez paraître.

ÉLÉONORE.

Il tarde bien à se faire connaître.

DURVAL *montrant le porte-feuille.*

Hé bien, ce témoin le voilà.

ÉLÉONORE.

Ah ciel.... il faut à l'instant me le rendre.

DURVAL.

Je l'ai trouvé pour mon bonheur,
Ce cher journal de votre cœur :
Et vous voulez me le reprendre !

ÉLÉONORE.

Ah ! vous devez me le rendre.

DURVAL.

Je le veux bien ; mais il faut nous entendre.

ÉLÉONORE *à part.*

Il sait tout, je le vois bien ;
Mais il ne faut convenir de rien.

DURVAL *à part.*

Tu veux ruser, je le vois bien ;
Mais je le tiens, je ne crains rien.

ÉLÉONORE.

Par hasard auriez vous lu ?

DURVAL.

O mon Dieu non, j'ai parcouru.

ÉLÉONORE.

Vous avez vu que l'on a su me plaire ?

DURVAL.

Oui, quelqu'un a su vous plaire.

ÉLÉONORE.

Et ce quelqu'un n'est pas vous.

DURVAL.

Vous moquez-vous
De nous ?
Et le jour de votre fête,
Où j'avais l'air si bête ?

ÉLÉONORE.

Ce n'est pas vous assurement.

DURVAL.

Oh ! j'en conviens tout bonnement,
En vous embrassant,
J'avois perdu la tête.

ÉLÉONORE *à part.*

Il est aimable, il est charmant !

DURVAL *à part.*

Elle dit que je suis charmant.

ÉLÉONORE *à part.*

Que je le trouve intéressant.

DURVAL *à part.*

Dans un moment son cœur se rend.
(*Haut.*)
J'ai bien encore un autre garant.

ÉLÉONORE *à part.*

Il va parler de mon ruban.

DURVAL.

Celui qui prit ce cher ruban
N'est-il donc pas l'heureux amant ?
(*Éléonore met la main sur son cœur.*)

DURVAL.

Quand on soupire,
Cela veut dire
Qu'on aime de tout son cœur;
Daignez me faire un aveu si flatteur.

ÉLÉONORE.

Hé bien, cher Durval!..... je vous aime.

DURVAL.

Bonheur supréme!

Ensemble.

Que ce moment nous rend heureux!
Livrons-nous aux plus tendres feux!
Soyons toujours unis tous deux,
Et nous verrons combler nos vœux.

ÉLÉONORE.

J'entends ma grand maman, ô ciel! que devenir?

DURVAL.

Venez dans ce bosquet; vous n'auriez pas le tems de rentrer sans être vue.

ÉLÉONORE.

C'est vous qui êtes cause de tout cela.

SCÈNE VIII.

M. et Mme. DEMONTGALANT, ÉLÉONORE, DURVAL *dans le cabinet.*

Mme. DEMONTGALANT.

EN vérité, mon cher bon ami, ce que vous desirez, n'est pas trop sage. Nous aurons l'air de deux extravagans.

M. DEMONTGALANT.

Quoi, parce que nous jouons une scène de comédie?

DURVAL *à part.*

Une comédie ! ah comme ils sont habillés.

Mme. DEMONTGALANT.

J'ai bien la tournure d'une jeune fille.

M. DEMONTGALANT.

J'ai vu le tems où tu tenais la dedans.

Mme. DEMONTGALANT.

A notre âge, faire le rôle de deux jeunes amans....... si on nous voyait ?

ÉLÉONORE.

Mais qu'est-ce qu'ils veulent faire ?

M. DEMONTGALANT.

Hé bien ! on dirait : ils s'amusent ; le souvenir de leur première tendresse est encore un bonheur pour eux ; ils ont cueilli les roses de l'amour : ils moissonnent à présent les fruits de l'amitié.

Mme. DEMONTGALANT.

Oh pour cela, tu as bien raison. Je ne vois de trop dans la fête que notre métamorphose en jeunes gens.

M. DEMONTGALANT.

Madame, est-ce que vous trouvez que je suis si vieux ?

Mme. DEMONTGALANT.

Mon ami, je ne m'en apperçois pas.... mais je crois qu'il aurait mieux valu faire jouer cette scène par Eléonore.

M. DEMONTGALANT.

J'y avais bien pensé ! mais elle est si timide : elle n'entendrait rien du tout à faire l'amour.

DURVAL.

Entendez-vous. Profitez, afin qu'on ne dise plus cela.

M. DEMONTGALANT.

Et puis, il lui aurait fallu un amoureux.

DURVAL.

Oh ! il est tout trouvé.

M. DEMONTGALANT.

Comme elle aurait rougi !... Elle est dans sa chambre, la pauvre petite, tu l'as voulu.

Mme. DEMONTGALANT.

Il aurait été beau de la rendre témoin de nos folies.

ÉLÉONORE.

Non, je ne reviens pas de tout cela.

M. DEMONTGALANT.

Allons, apprête-toi à faire l'amoureuse ; tu connais la situation ; c'est auprès de cet arbre que je te déclarai, la première fois, mon amour.

DURVAL.

Cet arbre là sert à toute la famille.

M. DEMONTGALANT.

Aussi, je n'ai jamais voulu qu'on l'arrachât, quoiqu'il gâte la symétrie du jardin.

Mme. DEMONTGALANT.

Je me souviens encore de ma peur, quand on nous a surpris.

ÉLÉONORE.

Elle n'était pas plus grande que la mienne.

M. DEMONTGALANT.

J'apperçois Julien et Aline ; mettons-nous en place.

SCÈNE

SCÈNE IX.

Les Précèdens, JULIEN, ALINE.

FINALE.

M. DEMONTGALANT *allant au-devant de sa femme qui sort de la coulisse où elle est entrée pendant la ritournelle.*

Mon cœur brulé d'un feu charmant
A jamais vous sera fidèle.

Mme. DEMONTGALANT.

Ce cœur brûlé d'un feu charmant,
A jamais vous sera fidèle.

M. DEMONTGALANT.

A vos pieds j'en fais le serment,
Cessez enfin d'être cruelle.
Votre papa, votre maman
Approuvent ma tendresse.
Puis-je espérer?

Mme. DEMONTGALANT.

Oui.

M. DEMONTGALANT.

Quelle ivresse!

Mme. DEMONTGALANT.

Oui, vous serez mon époux.

M. DEMONTGALANT.

Je serai votre époux,
Ah, quelle ivresse!

DURVAL.

Puis-je espérer?

ÉLÉONORE.

Oui.

DURVAL.

Quelle ivresse!

ÉLÉONORE.

Vous serez mon époux.

JULIEN et ALINE.

Et nous aussi nous serons époux.

M. DEMONTGALANT.

Mais quand on s'aime avec ivresse,
On doit permettre à la tendresse
Des mots plus doux.

Mme. DEMONTGALANT.

Quels mots plus doux ?

M. DEMONTGALANT.

Mon cher amour tutoyons-nous.

Mme. DEMONTGALANT.

Y pensez-vous ?
Et la pudeur ?

M. DEMONTGALANT.

Y pensez-vous ?
Faisons comme deux époux.

Mme. DEMONTGALANT.

Puisque vous serez mon époux,
Il faut bien dire comme vous.

DURVAL.

Faisons comme eux, tutoyons-nous.

ÉLÉONORE.

C'est bon pour eux, et non pour nous.

M. DEMONTGALANT.

Ah ! qu'un baiser soit le gage
De cette charmante union.

Mme. DEMONTGALANT.

Ah, non, non, non.

M. DEMONTGALANT.

Hé bien, on le prend c'est l'usage.

DURVAL.

On le prend c'est l'usage.

JULIEN.

On le prend c'est l'usage.

Mme. DEMONTGALANT.

Finissez-donc petit fripon.

ÉLÉONORE, ALINE.

Agit-on de cette façon ?

M. DEMONTGALANT.

On m'appele petit fripon ;
C'est plaisant pour un barbon.

DURVAL, JULIEN.

Ah ! la bonne leçon
Le grand-père a raison.

M. DEMONTGALANT.

Dans cet asile solitaire
Viens, viens ma chère.

Mme. DEMONTGALANT.

Ah ! monsieur, pourquoi ce mystère ?

ÉLÉONORE.

Si l'on venait à.....

DURVAL.

J'ai bien peur.

Mme. DEMONTGALANT.

Vous abusez de ma jeunesse.

M. DEMONTGALANT.

Ah, ne crains rien de ma tendresse.

ÉLÉONORE.

On vient, je n'en puis plus de peur.

DURVAL.

C'est fait de moi, je meurs de frayeur.

M. DEMONTGALANT.

Mais viens donc, ma toute belle.

Mme. DEMONTGALANT.

Vous me serez toujours fidèle.

(*Julien et Aline interrompent la finale, et arrêtent monsieur et madame Demontgalant au moment où ils sont prêts d'entrer dans le cabinet.*)

JULIEN.

Ah petit séducteur ; où voulez-vous aller ?

M. DEMONTGALANT *à part.*

Bon.

ALINE.

En tête à tête avec ce petit garçon.

M. DEMONTGALANT.

Fort bien ! vous avez saisi juste le moment.

DURVAL.

Pour nous tirer d'affaire.

M. DEMONTGALANT.

C'était le plus intéressant. (*A sa femme.*) Comment? tu ris, toi.... cela ne vaut rien, tu gâtes tout.

Mme. DEMONTGALANT.

Allons, allons..... M. l'auteur, ne vous fâchez pas, je ferai de mon mieux.

M. DEMONTGALANT.

Prenez donc l'esprit de votre rôle. Il faut être tremblante : il faut avoir l'air consterné, il faut demander pardon à votre bonne.

Mme. DEMONTGALANT.

Oh ! j'y suis.

(*La finale reprend.*)

Mme. DEMONTGALANT.

Ma bonne pardonnez.

M. DEMONTGALANT.

Mon gouverneur excusez.

ALINE, JULIEN.

Non, non point de faiblesse,
Il faut corriger la jeunesse.

M. DEMONTGALANT.

Fort bien, fort bien, mais c'est charmant,
Ma scène va fort rondement.

DURVAL, ÉLÉONORE.

Il a raison, oui c'est charmant;
L'amour nous sert bien plaisamment.

ALINE, JULIEN.

Comme il jouit dans cet instant,
Le bon vieillard, qu'il est content!

M. DEMONTGALANT *bas à Julien.*

Pensez à la fin de la scène;
Séparez-nous.

JULIEN, ALINE.

Allons, rentrez dans ce moment.

M. DEMONTGALANT *à sa femme en s'échappant.*

J'aurai soin de remettre,
Dans cet arbre, une lettre.

ALINE, JULIEN.

Vous bravez notre courroux;
Eh mais pour qui nous prenez-vous?
Allons, venez petit rebelle.

ALINE.

Allons, rentrez mademoiselle.

M. DEMONTGALANT.

Eh mais pourquoi nous grondez-vous?
Elle est à moi, point de courroux;
On m'a choisi pour son époux.
Je veux rester, oui malgré vous.

ALINE, JULIEN.

Eh mais craignez notre courroux;
Quand vous serez tous deux époux,
Vous pourrez vous moquer de nous;
Mais à présent séparez-vous.

DURVAL, ÉLÉONORE.

L'amour a pris pitié de nous,
En nous sauvant de leur courroux;
Il nous promet un sort plus doux,
Car nous serons heureux époux.

(*Aline et Julien font rentrer monsieur et madame Demontgalant. Eléonore se sauve dans la maison; Durval parait vouloir s'en aller, et quand il a cuvert la grille, il rentre par réflexion, laisse la grille ouverte, et va se cacher dans le jardin*).

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE *seule.*

ARIETTE.

Je ne me sens pas d'aise,
Et je sens là je ne sais quoi.
Demain, ne vous déplaise,
Je ne suis plus à moi;
Mon cher Julien aura ma foi.
J'aurais choisi, même à la ville,
On y voulait avoir ma main:
Je fus d'abord un peu facile;
Mais j'ai prévu le lendemain.
L'hymen y fait un fort sot rôle:
On ne voit point d'époux constans;
Il est bien vrai qu'on nous console;
Mais c'est toujours à nos dépens.

Hé bien, la grille est ouverte; Julien avait raison, ce petit étourdi s'est en allé sans la fermer.

(*Elle la ferme.*)

SCÈNE II.

DURVAL, ALINE.

DURVAL. *Il a passé le long de la maison; il est près du bosquet de verdure tandis qu'Aline ferme la grille.*

Mon dieu! il y a toujours du monde, et je commence à n'en pouvoir plus. Je n'ai pas mangé depuis le matin... Je voudrais pourtant parler à Eléonore avant de m'en

aller..... (*Il avance et apperçoit Aline*). Voilà encore quelqu'un..... Il est dit que je ne serais jamais seul...... Cachons-nous là. (*Il se tapit dans le cabinet.*)

SCÈNE III.

Les Précédens, M. DEMONTGALANT, JULIEN.

M. DEMONTGALANT *voyant Aline.*

ALINE, que fais-tu à cette grille ?..... Est-ce qu'on me demande ?

ALINE.

Je croyais avoir entendu du monde, mais je me suis trompée.

M. DEMONTGALANT.

Tant mieux, je ne veux voir qui que ce soit... Ah ça, mes amis, voilà bientôt le moment de donner ma sérénade à ma femme ; pour me concerter avec vous, j'ai attendu que vous ayez dîné.

DURVAL *caché, en se montrant de tems en tems.*

Ils sont bien heureux ! il semble que j'ai plus faim encore quand j'entends parler de manger.

M. DEMONTGALANT.

N'oubliez pas de venir m'avertir quand elle sera dans sa chambre.

ALINE.

Nous n'y manquerons pas.

JULIEN.

Souvenez-vous aussi de notre mariage.

M. DEMONTGALANT.

Oui mes amis, j'aime fort qu'on se marie ; et je suis enchanté de vous donner l'exemple d'un bon ménage,

dans un siècle où l'on voit tant d'époux désunis. Je conviens qu'à présent le divorce est un remède au mal ; mais il faut empêcher que le mal n'arrive, et pour cela ; écoute... Julien.

COUPLETS.

Un époux s'est souvent trahi
Pour négliger le soin de plaire ;
Ce qu'il a n'est plus rien pour lui,
La nouveauté, voilà ce qu'il préfère.
On ne craint rien quand on se rend aimable.
De tromper être incapable,
C'est là le seul moyen
Que le coucou ne dise rien ;
Car son refrein n'est pas fort agréable.

Je mettrais cette main au feu
Que mon front n'eut jamais d'ombrage ;
Quelquefois c'est risquer gros jeu :
Moi, je réponds que ma femme est très-sage.
De ma moitié l'amour est încroyable ;
Elle me trouve adorable ;
Aussi je suis certain
Que le coucou ne me dit rien ;
Car son refrein n'est pas fort agréable.

(*Aline et Julien chantent le refrein.*)

DURVAL.

Ils n'en finiront pas. On ne donne pas à dîner avec des chansons.

JULIEN.

Monsieur, je n'oublierons pas la leçon, et j'allons veiller à ce que vous nous recommandez.

M. DEMONTGALANT.

Et moi, de mon côté, je vais rêver à mes couplets ; il me manque encore deux rimes. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

DURVAL *seul.*

IL me manque bien autre chose à moi.... Je crois pourtant qu'à la fin les voilà tout à fait partis... Mais que faire?.... Rien ne paraît, est-ce qu'elle n'est pas dans sa chambre? Ah! jamais je ne pourrai rester..... C'est cruel! car je l'aime tant!.... C'est bien fâcheux que l'amour ne nourrisse pas. Allons nous en.... Il n'y a point moyen de résister... Hé bien, hé bien.. est-ce que la grille serait fermée...O ciel! il ne manquerait plus que cela..... Vraiment oui, je suis enfermé. Mon dieu, mon dieu! dussai-je être découvert, dût-on me battre, il faut que je mange; je vais appeler Eléonore! Eléonore! ma chère Eléonore!

SCÈNE V.

DURVAL, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

COMMENT, vous voilà?... vous êtes encore revenu?

DURVAL.

Hé non, je ne suis pas revenu, car je ne me suis pas en allé.

ÉLÉONORE.

Mais vous voulez donc me perdre?

DURVAL.

Eh comment voulez-vous que je fasse, je ne peux pas sortir d'ici.... ils ont fermé la grille, et qui pis est, je suis encore à jeun.

ÉLÉONORE.

Depuis ce matin !.... ah ! le pauvre petit.

DURVAL.

Donnez-moi toujours ce que vous pourrez.... Je ne suis pas difficile ; tout me sera bon.

ÉLÉONORE.

Attendez, attendez.

DUO et *QUINQUE.*

DURVAL.

Il faut attacher le ruban.

ÉLÉONORE.

Je vais l'attacher à l'instant.

DURVAL.

Descends le panier.

ÉLÉONORE.

Tout de suite.

DURVAL.

Vas donc plus vîte.

ÉLÉONORE.

Il faut voir s'il tiendra bien.

DURVAL.

Oh, ne crains rien, il tiendra bien.

(*Eléonore montre à Durval un pot de confiture, un biscuit, du pain, une demie bouteille ; à chaque chose, Durval dit bon.*)

ÉLÉONORE.

Mon ami, je vais le descendre.

DURVAL.

Je voudrais déjà le prendre.
Je le tiens enfin, le voilà.

(*Durval prend le panier, et mange comme un homme qui meurt de faim.*)

ÉLÉONORE.

C'est donc bien bon ?

DURVAL *la bouche pleine.*

C'est délectable.

ÉLÉONORE.

Mangez plus doucement.

DURVAL.

Ma foi, c'est admirable.

ÉLÉONORE.

Asseyez-vous.

DURVAL.

Mes genoux feront ma table.

(*M. Demontgalant joue de la guitare dans la coulisse ; Durval ramasse son goûté, et va se cacher sous le berceau. Eléonore, tremblante, regarde du côté d'où vient le bruit, et crie à Durval :*)

ÉLÉONORE *sans chanter.*

C'est mon grand-papa ; sauvez-vous.

SCÈNE VI.

M. DEMONTGALANT, les Précédens.

M. DEMONTGALANT.

AIR.

Ah ! quel beau jour pour la tendresse ;
A chaque instant mon cœur jouit.
Je ne sens rien de ma vieillesse,
Et le plaisir me rajeunit.
De le saisir j'ai le courage ;
Il faut, dit-on, pour la santé,
Un peu d'amour et de gaîté:
Oui, quand on aime on n'a pas d'âge.

(*Après avoir chanté, il s'approche du berceau; Durval en sort doucement, et va se cacher dans le creux de l'arbre: il oublie le reste de son goûté.*)

M. DEMONTGALANT.

Mais ils tardent bien à venir.

DURVAL *se montre un peu dans le creux de l'arbre.*

Je suis niché, on peut venir.

M. DEMONTGALANT.

J'entends quelqu'un.

ÉLÉONORE *derrière la coulisse.*

Hélas! on peut le découvrir.

M. DEMONTGALANT.

Je les entends; ils vont venir.
Ils sont postés pour m'avertir
Quand je pourrai donner ma sérénade.

JULIEN et ALINE *dans la coulisse.*

Ah, quel espoir! ah, quel plaisir!
Tout satisfait notre desir.
Ne songeons qu'à nous divertir.
Comme nous allons jouir.

SCÈNE VII.

Les Précédens, JULIEN, ALINE.

JULIEN, ALINE.

Monsieur, on vient vous avertir
Que vous pouvez donner la sérénade,

M. DEMONTGALANT.

Madame est donc rentrée?

JULIEN.

Oui, monsieur

M. DEMONTGALANT.

Quel plaisir!
Pour donner mon obade,
Voyons si je suis bien.

DURVAL.

Pour entendre la sérénade,
Je suis fort bien.

ÉLÉONORE.

Ne bougez pas, cachez-vous bien.

ALINE *appelant Julien.*

Quoi donc, Julien ?

DURVAL.

Ne crains donc rien, je suis fort bien.

ÉLÉONORE.

Ne parlez pas, cachez-vous bien.

ALINE.

Hé, c'est le déjeûné du cher petit voisin.

JULIEN.

Éléonore est prévoyante.

ALINE.

Oui vraiment, elle est charmante.

JULIEN.

Avant de le renvoyer,
Elle le fait manger.

ALINE.

N'a-t-elle pas bien fait de l'avoir fait manger ;
Il faut le ménager.

M. DEMONTGALANT.

Je le tiens ; oui, c'est là.
Vos soins ont rempli mon attente ;
Je vous rendrai cela demain :
Car, en formant votre lien,
Je veux qu'il ne vous manque rien.

ALINE, JULIEN.

Vous nous rendrez cela demain ;
Ah, nous serons payés trop bien.
Nous vous devrons ce doux lien :
Nous ne pouvons manquer de rien ;
Et soyez sûr par ce moyen,
Monsieur, que tout ira fort bien.

ÉLÉONORE, DURVAL.

Si nous pouvions aussi demain
Former comme eux ce doux lien !

SCÈNE VIII.

M. DEMONTGALANT, DURVAL.

M. DEMONTGALANT.

BON ! tout va selon mes desirs ; mais je ne peux m'empêcher de rire moi-même de la singularité de ma fête. Comme on se moquerait du pauvre vieillard, si on le voyait s'amuser encore de ce qu'il a fait il y a un demi siècle ; sur-tout dans un tems où l'on rougit d'aimer sa femme quelque mois après la noce. Pour moi, je suis toujours prêts de recommencer la mienne... Pour aimer long-tems, il faut avoir eu lieu d'estimer ce qu'on aime.... Mais ces réflexions ne doivent pas me faire oublier mon billet doux.... (*Il lit.*) Pas mal.... mettons-le dans le creux de cet arbre... non.. je réfléchis que ma femme ne le verrait pas, il vaut mieux que je l'attache ici... Bon, en arrivant, ce sera la première chose qu'elle verra ; allons maintenant prendre ma guitare.

DURVAL *sortant la tête du creux de l'arbre.*

Ouf ; il ne m'a pas vu ?.. Mais qu'ils sont aimables ! pendant que la fille me donne à manger, le grand papa me donne un concert.

M. DEMONTGALANT.

COUPLETS.

C'est moi qui vous appele ;
Venez, voici l'instant heureux.
De votre amant fidèle,
Comblez les tendres vœux.
O ma belle maîtresse ,

Objet de ma tendresse,
Daignez songer au doux retour,
Qu'en ce beau jour
Attend l'amour.

On n'ose pas se montrer... Ah ah ! nous verrons au second couplet.

Déjà tout est tranquille ;
Ah ! que ne suis-je auprès de vous !
L'amour, dans cet asile,
Saura veiller pour nous.
Que rien ne vous arrête :
Quel heureux tête-à-tête !
Ne craignez rien de mon ardeur,
Je rends hommage à la pudeur.

C'est moi qui vous appèle, etc.

(*Après ce couplet, on jette un bouquet par la fenêtre.*)

Un bouquet ! qu'il a voulu dire de choses il y a cinquante ans........ Ce fut le signal de mon bonheur ; c'est encore aujourd'hui celui de mon plaisir ; je cours vîte au petit bois. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DURVAL *seul.*

IL est complaisant de me laisser tranquille ici ; j'ai eu bien peur qu'il ne découvrit l'amoureux en attachant sa lettre.. Je voudrais bien savoir ce qu'il y a dedans ; une lettre comme celle là, on peut la lire sans être malhonnête... c'est une comédie. Justement elle n'est pas cachetée.... Ah ! oui, sans indiscrétion, je crois que je puis la parcourir... Je suis sûr que je trouverai de quoi profiter. (*Il lit.*) A merveille... C'est fait exprès pour nous... Eléonore !... Eléonore !

SCÈNE X.

DURVAL, ÉLÉONORE *à la fenêtre.*

ÉLÉONORE.

ENCORE !... mon dieu ! que vous êtes imprudent !

DURVAL.

Bonne nouvelle !... Je viens de trouver une lettre excellente... Ecoute, écoute.

(*Il lit.*)

« Comme nous sommes encore bien jeunes, j'ai peur » qu'on ne cherche à retarder notre mariage, ce qui » m'affecte beaucoup ; mais j'ai un moyen aussi honnête » que touchant pour attendrir nos parens. Je t'ai demandé un rendez-vous pour te confier mon projet.... » N'oublie pas le voile pour n'être pas connue, et ne » crains rien de l'amant respectueux qui t'adore. »

Tu entends bien ; *l'amant qui t'adore* ; c'est moi ; pendant qu'ils seront là bas, nous serons ici, et nous chercherons aussi de notre côté le moyen honnête et touchant pour les attendrir.

ÉLÉONORE.

Mais vous n'y pensez pas ; c'est nous exposer.

DURVAL.

Que crains-tu ? hé bien, tu n'as qu'à prendre un voile comme ta grand mère : il fait presque nuit : si on te rencontre, on croira que ce n'est pas toi.

ÉLÉONORE.

Allons, je le veux bien ; je fais tout ce que vous voulez.

DURVAL.

On vient. Je n'ai pas le tems de remettre la lettre : mais sois prête dès que ta mère sera sortie.

SCÈNE XI.

Mme. DEMONTGALANT, ALINE *tenant un voile.*

Mme. DEMONTGALANT.

OUI, mon enfant, tout ce que tu vois, et tout ce que nous faisons aujourd'hui, est arrivé mot à mot avant notre mariage.

ALINE.

Il paraît que cela ragaillardit monsieur; il fait le jeune homme.

Mme. DEMONTGALANT.

Je t'en réponds : il a même l'air d'être amoureux de moi... n'est-ce pas une folie?

ALINE.

Non vraiment; cette folie là peut avoir de la réalité. C'est aujourd'hui un jour de noce.

Mme. DEMONTGALANT.

Ah! ma chère! c'est bien différent!

ALINE.

Et pourquoi? le souvenir d'un bonheur passé peut en faire naître un présent.

Mme. DEMONTGALANT.

Il est vrai que M. Demontgalant est bien étonnant pour son âge, sur-tout aujourd'hui... Ce sont des transports... une vivacité... il me serre dans ses bras..... D'honneur, mon enfant, cela ne se conçoit pas.

ALINE.

Et c'est au petit bois qu'il vous donne un rendez-vous, dans l'obscurité. Cela prépare un joli dénouement.

Mme. DEMONTGALANT.

Ce fut celui de notre mariage... Ah ! quel jour, ma chère Aline ! faut-il qu'il soit passé !

ALINE.

Il peut renaître, madame ; il ne faut désespérer de rien avec un mari comme celui là. Vous paraissez vous-même plus animée que ce matin.

Mme. DEMONTGALANT.

Moi ! tu plaisantes.... Ah finis... Mon enfant tu croirais : en vérité, ce serait aussi singulier que notre comédie... Mais cherchons la lettre qu'il a dû mettre à cet arbre.

ALINE.

J'ai beau regarder, je n'en vois pas.

Mme. DEMONTGALANT.

Il est assez étourdi pour l'avoir oubliée ; en ce cas là, je vais le rejoindre ; donne-moi mon voile, et va préparer le souper.

(La nuit.)

SCÈNE XII.

Mme. DEMONTGALANT, DURVAL *caché sous le berceau.*

DURVAL *bas.*

JE crois qu'il n'y a plus personne.

Mme. DEMONTGALANT *au milieu du théâtre, de manière que Durval ne la voit pas.*

Me voilà donc comme il le desire ! Vraiment Aline

avait raison.... cette comédie, ce souvenir du tems passé, ce que me dit mon mari... tout cela me donne une certaine émotion... et je sens qu'on a encore du plaisir à retrouver son cœur... Mais allons au rendez-vous. (*Elle baisse le voile.*)

DURVAL *se montrant par degré.*

Oui, la maman est partie..... nous n'avons plus rien à craindre.

(*Pendant ce tems, madame Demongalant regarde si la porte est fermée; elle a l'air de sortir de la maison. Durval la prend pour Éléonore.*)

Te voilà déjà.... charmant empressement !

Mme. DEMONTGALANT *à part.*

C'est Durval ! quelle avanture !

DURVAL.

Enfin mon cœur, je suis avec toi.

Mme. DEMONTGALANT *à part.*

Mon cœur avec toi. Ah grand dieu qu'est-ce que cela veut dire ?

DURVAL.

Sens-tu comme moi le plaisir d'être ensemble ?

Mme. DEMONTGALANT *à part.*

Sens-tu comme moi... ah ! le petit libertin !

DURVAL.

Répête-moi ce mot charmant; dis-moi que tu m'aimes.

Mme. DEMONTGALANT *à part.*

Le scélérat !...

DURVAL.

Mais c'est adorable !

Mme. DEMONTGALANT.

Le séducteur !

DURVAL *la prenant dans ses bras.*

Hé bien, ma bonne amie !.... (*La reconnaissant, il s'éloigne.*) ciel ! je suis perdu, c'est la grand-mère.

Mme. DEMONTGALANT.

Quelle situation est la mienne ! mais modérons-nous, pour tout savoir.

DURVAL *à part.*

Tu as fait une sotise, mon ami, mais courage ; il ne faut pas perdre la tête.

(*Il s'approche de madame Demontgalant, et lui parle comme si c'était Eléonore.*)

Ma bonne amie, parle moi donc ; pourquoi cette contrainte? tu crains peut-être que ta chère maman n'approuve pas notre amour; mais sois tranquille. Je t'aimerai tant, qu'elle rendra justice à ma tendresse pour toi, et à mon respect pour elle.

SCÈNE XII.

M. DEMONTGALANT, les Précédens.

M. DEMONTGALANT *dans le fond du théâtre.*

MAIS que fait-elle donc ?

DURVAL.

Ce sont toutes ses bonnes qualités que j'aime en toi ; oui, mon Eléonore ; ta figure est charmante, mais tu es bien plus aimable encore en lui ressemblant.

Mme. DEMONTGALANT *à part.*

M'aurait-il reconnue ?

M. DEMONTGALANT *toujours dans le fond du théâtre.*

Il y a plus d'un quart d'heure que j'attends.

DURVAL.

Réponds-moi donc ; promets-moi d'être comme elle, femme charmante, bonne mère, excellente amie....... Moi, je ressemblerai à ton papa ; j'aurai son cœur, ses complaisances ; ils se verront revivre en nous, et ce bonheur prolongera leur existence.

M. DEMONTGALANT.

Il y a quelque chose là-dessus.

DURVAL.

Sois donc moins réservée avec moi ; c'est presque malgré toi que j'ai obtenu ce rendez-vous, le premier que tu m'ayes jamais donné ; n'en rougis pas : si l'amour permet quelques libertés innocentes, rassure-toi ; l'amant sensible et délicat a trop de plaisir à respecter ce qu'il aime, pour allarmer un instant sa pudeur.

Mme. DEMONTGALANT.

Je respire.

M. DEMONTGALANT.

Enfin, je crois l'entendre.

SCÈNE XIV.

ÉLÉONORE, les Précédens.

SEXTUOR.

ÉLÉONORE.

Hum ! hum !.... êtes-vous-là ?

M. DEMONTGALANT.

Hum ! hum ! oui, me voilà.
Tu viens bien tard.......

ÉLÉONORE.

O ciel ! c'est mon papa.
Fuyons.

DURVAL.

J'entends du bruit, quelqu'un s'avance.
Séparons-nous.

Mme. DEMONTGALANT.

Sans doute, il faut de la prudence.

DURVAL, ÉLÉONORE.

C'est fait de moi :
Je meurs d'effroi.

M. DEMONTGALANT.

C'est ton amant ; c'est moi.

DURVAL.

Nous serons pris.

M. DEMONTGALANT.

C'est moi !.....
Quoi donc ?...J'ai beau... Si fait... Mais ma foi
Non, ce n'est pas ma femme.

ÉLÉONORE.

Ah ! mon papa.

M. DEMONTGALANT.

C'est toi ?....
A mes genoux, quel est donc ce mystère ?

Mme. DEMONTGALANT.

C'est qu'on nous trompe ; et par bonheur
Je tiens ici le suborneur.

M. DEMONTGALANT.

Un suborneur ! Julien ! Julien ! Julien de la lumière.

ÉLÉONORE.

Mon papa, point de colère.

M. DEMONTGALANT.

Il se cachait dans ma maison.

SCÈNE XV.

Les Précédens, JULIEN, ALINE.

JULIEN, ALINE.

POURQUOI ce bruit, et que veut-on ?
Qu'arrive-t-il dans la maison ?

DURVAL, ÉLÉONORE.

Pardon, pardon.

M. et Mme. DEMONTGALANT.

Non, non.

JULIEN, ALINE.

Ciel ! c'est Durval ! il va tout dire.

M. DEMONTGALANT.

Vous venez, donc pour la séduire ?
Mais par où donc est-il entré ?

JULIEN et ALINE.

Par dessus le mur il a sauté.

M. DEMONTGALANT.

On n'est plus en sûreté.

M. et Mme. DEMONGALANT.

Entrer ici secrètement,
Pour y séduire un jeune enfant,
Cette conduite est d'un méchant,
Qu'il faut punir sévèrement.

DURVAL.

J'étais ici secrètement,
Oui, j'en conviens tout bonnement;
Mais je ne suis pas un méchant
Qu'on doit punir sévèrement.

Mme. DEMONTGALANT.

Allons, petit libertin, il faut que je sache à l'instant pourquoi vous êtes ici?

DURVAL.

J'y suis... Parce que je suis amoureux de mademoiselle Eléonore, et qu'elle sera ma femme, ou je resterai garçon toute ma vie.

Mme. DEMONTGALANT.

C'est ce que nous verrons.... Comment êtes vous entré?

DURVAL.

D'abord je suis venu au point du jour; j'ai monté sur cet arbre, et je me suis mis à chanter, pour avertir ma bien aimée que j'étais là.

Mme. DEMONTGALANT.

Je te ferai chanter, moi... Et de cet arbre comment avez-vous pu sauter par dessus le mur ?

JULIEN et ALINE *regardant Durval.*

Hom ! hom !

DURVAL.

Je ne sais pas trop positivement..... Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je me suis trouvé dans le jardin.

M. DEMONTGALANT *à part.*

C'est bien sauter.

Mme. DEMONTGALANT.

Ensuite, qu'avez-vous fait ?

ÉLÊONORE *à part.*

Je tremble.

ALINE, JULIEN.

Et moi aussi.

DURVAL.

J'ai vu que vous avez joué la comédie pour vous rappeler votre jeune âge; et pendant ce tems-là, Eléonore et moi avons mis en réalité ce qui n'était qu'un souvenir chez vous. Ce n'est pas notre faute, c'est votre exemple que nous avons suivi; et c'est bien vrai, car voilà votre lettre... Regardez, c'est mot à mot.

Mme. DEMONTGALANT *à part.*

Comment, il a tout vu, tout entendu ?

M. DEMONTGALANT *à part.*

Hé bien, il a pris une bonne leçon.

Mme. DEMONTGALANT *à part.*

Me compromettre devant des enfans.

M. DEMONTGALANT.

Petit vaurien, vous nous écoutiez...

DURVAL.

Il le fallait bien, puisque j'étais là.

Mme. DEMONTGALANT.

Vous n'êtes pas furieux ?

M. DEMONTGALANT.

Sans doute, je le suis... Retirez-vous... Je suis d'une colère... (*A part.*) C'est charmant ; ils ont d'aussi bonnes dispositions que moi.

(*Les enfans, Julien, Aline, dans le fond du théâtre.*)

Mme. DEMONTGALANT.

Mon ami, que dis-tu de cela ?

M. DEMONTGALANT.

Je dis qu'ils ont fait comme nous autrefois ; nous n'avons rien à leur reprocher.

Mme. DEMONTGALANT.

Comment tu souffrirais...

M. DEMONTGALANT.

T'en souviens-tu, nous avons fait précisément la même chose.

Mme. DEMONTGALANT.

Mais nous avions d'autres projets.

M. DEMONTGALANT.

Ils sont détruits par leur amour.

Mme. DEMONTGALANT.

Durval n'est pas riche.

M. DEMONTGALANT.

Ah ! ma femme ! quelle réflexion ! ta bouche a démenti ton cœur, car tu penses comme moi ; tu sais qu'on a tout avec des mœurs et de la vertu.

M.me. DEMONTGALANT.

Mon ami !

M. DEMONTGALANT.

Ce fut ta dot; elle m'a donné le bonheur. Hé bien, nos enfans le trouveront comme nous, dans les soins, les attentions, qui font le charme de la vie... Durval est fils d'un honnête homme, il l'est lui-même, et tu conviendras que c'est la première richesse.

Mme. DEMONTGALANT.

Oui mon ami, je pense comme toi.

M. DEMONTGALANT.

Tu t'attendris... C'est m'annonçer leur grace... Mais je veux qu'ils la tiennent de toi... *(Aux enfans qui se sont avancés par degré.)* Vous voilà encore... *(Ils se sauvent.)* Attendez donc; au lieu de s'enfuir, quand on a fait des sotises, on vient du moins en demander pardon.

ÉLÉONORE.

Mon grand papa !

DURVAL.

Madame....

M. DEMONTGALANT *à sa femme.*

Regarde les donc; voilà précisément comme nous étions... (*Haut.*) Monsieur... tu fais le bon apôtre..... Mais est-ce bien vrai que tu aimes Eléonore ?

DURVAL.

Ah ! j'en réponds.... Tenez comme vous aimiez madame il y a cinquante ans.

M. DEMONTGALANT.

Et toi, avec ton air doucereux, as-tu bien réellement de l'amour pour Durval ?

ÉLÉONORE.

Comme à l'époque de votre mariage, maman en avait pour vous.

M. DEMONTGALANT.

En ce cas là, je ne vois qu'une chose... C'est d'embrasser cette bonne maman qui brûle de vous pardonner.

DURVAL *se jettant dans ses bras.*

Serait-il possible ?

ÉLÉONORE.

Ma grand maman !

Mme. DEMONTGALANT.

Oui, mes enfans, je ne sais pas résister à votre amour, et aux desirs d'un bon mari.... Soyez heureux.

DURVAL.

Bien vrai, Eléonore sera ma femme ?

ÉLÉONORE.

Durval sera mon mari ?

Mme. DEMONTGALANT.

Oui, mes amis, mais à condition que vous ferez comme nous.

M. DEMONTGALANT.

Ce sera une des clauses du contrat ; mais envoyons chercher son pére, qui doit être inquiet, et que demain tout soit terminé.

VAUDEVILLE.

DURVAL.

Enfin l'amour comble mes vœux ;
J'épouse ma maîtresse.
Si mon hymen plaît en ces lieux,
Nous sommes tous heureux.

ÉLÉONORE.

Tu vois que la tendresse
Ranime la vieillesse ;
Ainsi, songeons sans cesse
A nous aimer comme eux.

Mme. DEMONTGALANT.

Mes bons amis, malgré l'usage,
Chérissez-vous, soyez constans ;
N'être bien que dans son ménage,
C'est le secret des bonnes gens.

M. DEMONTGALANT.

Ce n'est pas tout d'aimer sa belle ;
Sans la vertu pas de beaux jours.
Servez avec le même zèle,
Et la patrie et vos amours.

ALINE.

Et nous, Julien.

JULIEN.

Faisons de d'même.

ALINE.

Que ta tendresse soit extrême ;
Que ton amour ne s'use point.

JULIEN.

Ah, mamselle, avec vos appas,
C'est ben aisé d'prouver qu'on aime :
Au près de vous l'amour ne s'use pas.

Chœur.

Enfin l'amour, etc.

Fin du second et dernier Acte.

De l'Imprimerie de A. CL. FORGET, rue du Four Saint-Honoré, n°. 487.

